

GILLES ARCHAMBAULT

UN HOMME PLEIN D'ENFANCE

roman



Extrait de la publication



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

UN HOMME PLEIN D'ENFANCE

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

À voix basse, roman

Les Choses d'un jour, roman

Chroniques matinales

Dernières Chroniques matinales

Enfances lointaines, nouvelles

Nouvelles Chroniques matinales

L'Obsédante Obèse et autres agressions, nouvelles

Les Plaisirs de la mélancolie, chroniques

Le Regard oblique, chroniques

Le Tendre Matin, roman

Tu ne me dis jamais que je suis belle, nouvelles

Un après-midi de septembre, récit

Chez d'autres éditeurs

La Fleur aux dents, roman

La Fuite immobile, roman

Parlons de moi, roman

Les Pins parasols, roman

Stupeurs, proses

Le Tricycle suivi de *Bud Cole Blues*, textes dramatiques

Une suprême discrétion, roman

La Vie à trois, roman

Le Voyageur distrait, roman

Gilles Archambault

UN HOMME
PLEIN D'ENFANCE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoivent l'appui de SODEC.

Conception graphique : Gianni Caccia

© Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 3^e trimestre 1996
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Archambault, Gilles, 1933-
Un homme plein d'enfance

ISBN 2-89052-776-X

I. Titre.

PS8501.R35H65	1996	C843'.54	C96-940713-0
PS9501.R35H65	1996		
PQ3919.2.A72H65	1996		

À Lise.

Homme plein d'enfance
au guichet de la mort
tu dénombre tes chances
les occasions magnifiques
à portée de mains
restées ouvertes

.....

ANDRÉ BROCHU
Delà

J'avance en âge mais vraiment
je recule en toute autre chose
et si l'enfance a pris du temps
à trouver place en moi je pense
voilà qui est fait et je suis
devenu susceptible au point
qu'on peut me faire pleurer rien
qu'en me prenant la main Je
traîne
en moi ne sais quelle santé
plus prompte que la maladie
à me faire sentir la mort
Tout m'émeut comme si j'allais
disparaître dans le moment
Ce n'est pas toujours amusant.

GEORGES PERROS
Une vie ordinaire

I

Quand sonne le téléphone, il me semble toujours qu'on m'annoncera la mort de mon père. Il vit seul dans un appartement trop grand pour lui. Même s'il n'a jamais pu s'habituer à Côte-des-Neiges, il n'est pas question qu'il quitte le quartier. De sa salle de séjour, il voit une partie du cimetière. Il affirme que ce spectacle l'apaise. Ce qu'il fait de ses journées, je l'imagine sans peine. Lui, que la télévision a toujours horripilé, ne lève pas les yeux de son poste. S'il lui arrive d'ouvrir un livre, il le referme presque aussitôt en maugréant. Ses yeux lui interdiraient de toute manière les trop longues séances de lecture. Et puis, il faudrait l'intérêt. À quatre-vingt-quatre ans, Raoul Dupré, professeur de lettres depuis longtemps à la retraite, auteur oublié de cinq essais littéraires, n'a le goût à rien.

J'aimerais bien être attentif à son désarroi. J'y parviens parfois. Rarement en sa présence. À peine suis-je entré dans son repaire que je deviens muet. « Claude, il est évident que tu t'ennuies ici. Veux-tu me dire pourquoi tu persistes à me rendre visite ? » Je ne proteste même plus. Il ne m'écouterait pas. Il parle lentement en respectant de longues pauses. Un tic de professeur qu'accentue une respiration souvent difficile.

Il me demande parfois de lui faire un peu de lecture à haute voix. J'aime bien. Il lui importe peu que je lise mal, que

mes poses de voix soient approximatives. Du moins n'en laisse-t-il rien voir. Il craindrait trop que je ne m'impatiente. Il a un faible pour la correspondance de Voltaire. Certaines lettres le mettent en joie. Celles de la fin le calment. C'est du moins ce qu'il m'a dit hier.

Quand il se met au piano, le résultat est moins heureux. À peine a-t-il attaqué les premières mesures d'un air à la mode au temps de sa jeunesse qu'il se met à pleurer. Plusieurs fois, j'ai tenté de le dissuader de jouer. Sans succès. Il ne déteste pas pleurer. Ce qui se produit chaque fois qu'il pianote les premiers accords de *Star Dust*.

Les larmes lui viennent dès qu'il se met à chanter le refrain de sa voix éraillée. Impossible alors d'intervenir. J'ai tout essayé. Il finit toujours par me dire que je ne le comprends pas. Il me parle parfois d'une femme qu'il aurait aimée jadis pendant un séjour à l'université Columbia. Liaison plus qu'improbable. Le ton protecteur qu'il adopte alors m'incite à croire qu'il m'estime incapable de pareils attachements. Il ne comprend pas que mon divorce n'ait pas été suivi d'un remariage.

Je lui parle alors d'Élise, mais il ne semble pas m'entendre. Il l'a vue trois fois et n'a pas desserré les lèvres. « Crois-tu que cette femme te convienne ? » me demande-t-il parfois. Mes justifications importent peu. Il ne tarde pas à revenir au passé.

Si je hausse le ton, menaçant d'appeler les déménageurs qui emporteraient à tout jamais son Baldwin mal accordé, il m'accuse d'être un mauvais fils. « Même pas moyen de pleurer si j'en ai envie ! Un jour, j'y verrai moi-même. Ce piano prend trop de place. Pour l'instant, il me sert. » Je sais bien qu'il n'en fera rien et que, de toute manière, le piano meuble un salon à peu près vide. Je souris, effaré pourtant devant l'image qu'il projette de l'homme que je serai dans quelques années.

Je n'arrive plus à entendre un refrain des années trente sans songer à lui. De l'imaginer en larmes m'inclinerait par-

fois à chialer à mon tour. La dernière fois que j'ai ressenti cette gêne, j'étais au restaurant avec Élise. Nous évoquions l'éventualité d'un voyage pour l'été prochain. Poussé par je ne sais quel automatisme, je répétais : « À condition que mon père ne soit pas au plus mal. » Mon amie m'a regardé droit dans les yeux. « Je crois que nous ne ferons pas de voyage cet été. » Elle a ajouté que cela n'avait aucune importance. Revoir Florence en ma compagnie ne lui aurait pas déplu, mais n'était-il pas préférable que je m'occupe de mon père ?

Depuis quelques mois, je travaille à peine, n'acceptant que des contrats de courte durée. La photographie, dont j'ai fait mon métier, ne m'est plus qu'une occupation comme une autre. J'ai attendu que la vie me fasse signe. À certains moments, Élise m'est apparue la femme à laquelle je finirais par m'accrocher. À d'autres, j'ai craint d'être entraîné par elle dans un état de désarroi profond dont j'aurais du mal à sortir. Sa douceur m'est essentielle. Je souhaiterais toutefois que la tristesse qui émane d'elle ne soit pas si opaque, si entière.

À cinquante ans, qui suis-je sinon un éternel fils ? Mon père s'agrippe à la vie. J'en suis sûr, seule sa mort me libérera. Élise a raison, nous n'irons pas à Florence cet été. Tant qu'il vivra, nous ne quitterons pas Montréal.

Mon pauvre vieux, cloué à son fauteuil roulant, pestant contre l'absurdité de tout, ressassant de vieux souvenirs. J'ai depuis longtemps renoncé à recevoir de lui la moindre manifestation de tendresse. Quand sa dureté m'est insupportable, je me tourne vers Élise, de qui j'attends tout. Je me souviens aussi que je suis père. Nadine ne me repousse jamais.

II

Arrivera-t-il à faire un nœud de cravate convenable ? Déjà trois fois qu'il s'y essaye. Sans succès. Il en est même venu à trouver hideuse la cravate qu'il a dénichée dans une boutique haut de gamme de la rue Sherbrooke. En soie, comme de raison, offrant un irrésistible camaïeu de bleu. Le commis la lui a recommandée avec chaleur. Mais comment pourrait-il être habile ? L'idée même de porter une cravate le ramène aux années de son adolescence où, pour faire taire son père, il consentait à s'habiller. Le miroir lui rend l'image d'un homme plus très jeune. Le cheveu est rare, la peau blême, les rides profondes sous les yeux, rien de bien encourageant.

On n'assiste pas tous les jours au mariage de sa fille. Après cinq ans de vie commune avec Éric, Nadine a décidé de « légitimer » sa situation. Tel est le mot qu'elle utilise par dérision. Les usages, elle s'en soucie pourtant comme de colin-tampon. Prenant un air sérieux, elle dit qu'elle veut un enfant. On abandonne plus difficilement une épouse, à plus forte raison une mère, affirme-t-elle devant Claude, sachant bien qu'il pouffera de rire. D'être marié et père ne l'a pas empêché jadis de prendre le large.

Pas de doute, il aura bientôt l'air d'un vieux. Pis, il ressemble de plus en plus à son père. Le même air volontaire, les mêmes sourcils épais, la même calvitie. Tous chauves, les

mâles de la famille. Du moins, c'est ce que prétend Raoul Dupré. Claude ne s'estime pas repoussant pour autant. Il est même sûr d'être de ces hommes qui, d'entrée, plaisent aux femmes. Cet avantage n'a pas interdit qu'il vive en célibataire pendant de longues périodes.

Il admet volontiers qu'il n'est pas un amant exceptionnel. Les trop longues mises en situation l'ennuient. Tout à fait incapable de s'attarder au lit après l'amour, il est vite tenu pour un homme charmant mais distrait, plus intéressé à la photographie et à la littérature qu'à ce qui paraît aux yeux de la plupart des hommes l'objectif ultime d'une soirée en tête-à-tête avec une femme. Il a aimé cuisiner des petits plats pour des amis, mais il s'est lassé.

Petit à petit, il est presque devenu sauvage. La fréquentation des foules ne lui semble plus souhaitable. Comment réussir ainsi dans un métier qui suppose un certain esprit grégaire ? Il est parvenu à survivre tant bien que mal. Un seul ami vient à l'appartement de façon régulière. Lucien écrit des romans et n'en fait pas un drame. Professeur de littérature française et québécoise dans un cégep privé, il s'amuse autant de son homosexualité que de ses livres. Il invite parfois Claude au restaurant et s'ingénie alors à commander les vins les plus extravagants. Il est l'ami à qui, croyant confier des banalités, on livre l'essentiel.

Il y a surtout Élise. Comment expliquer qu'ils n'aient pas encore opté pour la vie commune ? Chaque fois qu'ils semblent prêts à s'y résoudre, Élise se met à tergiverser, finissant par avancer qu'elle préfère ne rien brusquer. Un week-end ensemble, un court voyage, elle s'en contente. Elle affirme pourtant qu'elle n'a jamais aimé un homme autant que lui et qu'elle craint de le perdre.

Une femme compliquée. Mais qui n'est pas compliqué ? À part Lucien peut-être. Encore que certains soirs, l'alcool aidant, il devienne lourd à porter, se moquant du tiers comme du quart, insistant indûment sur le sort réservé aux gais,

accusant son ami de n'être pas différent sous ce rapport des autres hétérosexuels qu'il connaît.

Claude vient de nouer sa cravate d'une façon convenable. La sonnerie du téléphone le tire de son état de contentement. Répondra-t-il ? Il n'hésite pas bien longtemps. Son père a peut-être besoin de lui.

— Je ne te dérange pas ? demande une voix qu'il reconnaîtrait entre toutes. C'est son ex.

Louise lui donne parfois de ses nouvelles. À l'improviste. Comme si elle voulait se rassurer.

— Tu trouveras peut-être que j'ai du culot, mais tant pis. C'est pour cet après-midi. Tu passerais me prendre ? Luc est parti avec l'auto. Il rentre tard.

— Quelle heure te convient ?

— On nous attend pour trois heures. J'ai dit « nous ». Mais qu'est-ce que j'ai ? Je suis bête à manger du foin. Je ne t'ai même pas demandé si tu étais accompagné.

— Élise me rejoindra chez Nadine. Elle n'a pas pu se libérer à la librairie.

— Ne va surtout pas t'imaginer que j'estime avoir des droits sur toi. Après dix ans de séparation, ce serait un comble. Tu ne trouves pas ?

— Louise, on s' imagine toujours des choses. Pourtant, jamais je n'aurais cru que j'irais un jour au mariage de ma fille. Deux heures, ça te va ?

— Je t'attends dans le hall. Mais tu me jures...

— Je jure tout ce que tu voudras. Ça ne m'embête pas le moins du monde. De toute manière, Élise n'est pas jalouse. Au contraire, ça l'amusera. Elle aime ce genre de situation.

— Comment elle est ? Il y a longtemps que je l'ai vue. Vous n'êtes toujours pas ensemble. Qu'est-ce que vous attendez ? Je t'ai dégoûté à tout jamais de la vie à deux. Enfin, tu me raconteras tout ça. Si tu le veux. Ciao !

Le déclic. Louise prendra un bain chaud. Elle s'éternisera dans la salle d'eau. Elle passera au moins deux heures à

choisir la robe qu'elle portera et penchera pour un tailleur. Il l'entend jurer, gagerait qu'elle se mettra à pleurer. L'appel de Louise l'a ragailardi.

Certains jours, il n'arrive pas à comprendre pourquoi ils se sont séparés. Ils ont connu de très beaux moments. La naissance de Nadine a été souhaitée, préparée. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle se mette à lui reprocher ses absences ? Des départs à vrai dire insignifiants, une journée ou deux à la fois à l'occasion d'un congrès ou d'un colloque. Il a eu beau se défendre, lui expliquer qu'un photographe professionnel n'a pas toujours le choix, elle n'a rien voulu entendre. La femme riieuse, exubérante s'est transformée en harpie en peu de temps. Il a été odieux. Les disputes sont devenues fréquentes, ils sont convenus d'une séparation. Il a pu voir Nadine autant qu'il l'a voulu, l'a accueillie dans son appartement de célibataire.

Louise fait couler son bain. Il en est sûr. Il ne parvient plus à l'imaginer nue. Trop de temps a passé. Son corps n'a pas dû changer. À leur dernière rencontre, il a noté les rides de son cou. Ses seins ont-ils encore leur galbe ? Il pense à Louise sans passion, sans désir. Comme s'il s'agissait de sa fille. Louise est devenue intouchable. Il la verra dans quelques heures, l'embrassera sur les deux joues. Une convention. Elle est maintenant la femme de Luc. C'est lui maintenant qui la voit se déshabiller, lui qui l'entoure de ses bras. Il est plutôt gros, plus costaud que Lucien, presque obèse, pas très beau. Mais peut-être sait-il mieux entraîner Louise dans l'amour. Les dernières années de leur vie commune, elle s'est refusée à lui de façon à peu près systématique.

Claude songe que son père n'a pas encore téléphoné. À son âge, le pire peut arriver. D'autant plus qu'il lui arrive de faire des chutes. Ses hanches sont très fragiles. Il ne parvient qu'avec peine à se déplacer dans son appartement en s'appuyant sur sa canne. D'avoir à se servir d'un fauteuil roulant le met en rogne. Comme le bon fils qu'il a fini par être tant bien que mal, Claude forme un numéro qu'un an encore il ne

UN HOMME PLEIN D'ENFANCE

C'est une journée toute spéciale pour Claude Dupré, quaragénénaire, photographe de son métier, qui vit seul depuis des années, mais dans une solitude parcourue de liens, car il est à la fois fils, père, (ex-) mari, amant et ami. Or ce sont toutes ces relations qui, se croisant, s'entremêlant, se révélant les unes les autres, donnent à cette journée une intensité et une couleur particulières.

C'est le jour du mariage de la fille chérie de Claude, Nadine. Pendant que Raoul, le père honni, vit ses derniers instants et que Lucien, l'ami écrivain, entreprend un nouveau roman et lutte contre ses propres démons, Claude consent enfin, de nouveau, malgré l'âge qui vient et l'usure de toutes choses, au bonheur et à l'amour avec Élise. Mais pour combien de temps?

Un regard doux-amer sur l'existence, le dialogue à la fois douloureux et amical des générations, une écriture tout en demi-teintes et en tendresse; les lecteurs retrouveront ici cette qualité d'émotion, cette *voix* si singulière et si proche qui font la beauté et le prix de l'œuvre de Gilles Archambault, l'une des plus constantes et des plus sincères de la littérature québécoise actuelle.